

Zeitschrift: Verhandlungen der Schweizerischen Naturforschenden Gesellschaft =
Actes de la Société Helvétique des Sciences Naturelles = Atti della
Società Elvetica di Scienze Naturali

Herausgeber: Schweizerische Naturforschende Gesellschaft

Band: 107 (1926)

Vereinsnachrichten: Section d'Anthropologie et d'Ethnologie

Autor: [s.n.]

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 09.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

11. Section d'Anthropologie et d'Ethnologie

Séance de la Société Suisse d'Anthropologie et d'Ethnologie

Lundi, 30 et mardi 31 août 1926

Présidents : Prof. Dr O. SCHLAGINHAUFEN (Zurich)

Prof. Dr R. ZELLER (Berne)

Secrétaires : M^{lle} G. GRÜTZNER (Zurich)

Prof. Dr O. TSCHUMI (Berne)

1. F. MACHON (Lausanne). — *Contribution à l'étude des « Guayakis ».*

Les « Guayakis » qui sont très probablement à l'heure actuelle les hommes les plus primitifs existant dans les deux Amériques, errent misérablement dans la grande forêt paraguayenne qui a pour limites à l'ouest la Sierra de Villa Rica, au nord le fleuve Monday, à l'est et au sud le Haut Parana. Ce n'est que lorsqu'ils sont poussés par la faim, que dans le désir de s'emparer de quelques bœufs ou d'un cheval — dont la chair est leur met préféré — qu'ils se risquent à faire de rapides incursions jusque dans le voisinage des établissements des blancs. Cela leur attire de cruelles représailles de la part de ces derniers qui les massacrent sans pitié.

Vivant en petits groupes, ayant chacun à sa tête un chef ou cacique, leur nombre actuel ne doit pas dépasser quelques centaines d'individus, et il est à présumer que leur extinction complète est proche. Jamais ils ne frayent avec les blancs; quelques rares fois on les voit entrer en rapports avec les « Caïnguas », les seuls autres indiens que l'on rencontre encore à l'état sauvage dans ces régions, mais c'est généralement plutôt sur le pied de guerre qu'ils vivent avec eux.

Les « Guayakis » ne cultivent rien, ne possèdent aucun animal domestique; ils ne tissent pas d'étoffes comme les « Caïnguas »; ils ne bâtissent pas de huttes, se contentant de simples abris en branches et feuilles de palmiers. On ne trouve chez eux aucun objet de métal. Leur mobilier, c'est-à-dire leurs armes et leurs rares ustensiles, se distingue par son extrême simplicité, son peu de variété et son manque absolu de recherche artistique. Ils en sont aujourd'hui encore à la basket potery des archéologues américains qui aurait précédé dans l'évolution du genre humain l'art de la poterie.

En 1891, au cours de sa traversée de la région forestière qui sépare Villa Rica du bassin du Haut Parana, le Dr Machon eût la chance inespérée de voir un jeune « Guayaki » et de pouvoir rassembler

divers renseignements et objets. Dans sa belle étude publiée en 1897, dans les « Annales du Musée de La Plata » M. Ch. de la Hitte donne une description de la collection d'armes et d'ustensiles guayakis qu'il récolta dans les environs de Villa Encarnacion dans les années 1894 et 1896. La partie anthropologique est traitée par le Dr Ten Kate. En 1913, le Dr Adolphe N. Schuster, Consul du Paraguay à Zofingen, rapporte de ces mêmes régions quelques mensurations anthropologiques qu'il met à la disposition du Prof. Dr Schlaginhaufen qui en tire un intéressant travail. L'année dernière (1925), M. Machon a revu Villa Rica. Les « Guayakis » existent encore, et comme il y a trente-quatre ans, ils poussent les incursions jusque dans le voisinage de la petite ville, ce dont témoignent les curieux objets qui présente l'auteur.

Les « Guayakis » sont de petite taille et sous-brachycéphales. Ils descendent peut-être d'un type paléoaméricain dont le Lagoa-Santa atypique serait le représentant le plus ancien.

2. O. TSCHUMI (Bern). — *Die Ausgrabungen auf dem Moosbühl bei Moosseedorfsee.*

Erscheint im „Jahrb. VI des hist. Mus. in Bern“. 1926.

3. H. HINTERMANN (Zürich). — *Beitrag zur Ethnographie der Yumbo- und Zaparo-Indianer.*

Der Referent reiste 1925 von Guayaquil über Quito und das Humangebirge den Napo und Amazonas abwärts und kam am oberen Napo u. a. auch in Berührung mit Yumbo- und Zaparo-Indianern. Die Stellung der Yumbo ist unbestimmt. Ihre Sprache (Ketschua) bietet keinen Anhaltspunkt zur Klassifizierung, da dieses Idiom den Hochlandsstämmen von den Inka aufgezwungen und im Tiefland früher durch Missionare verbreitet wurde (als Lingua geral). Gewisse ethnographische Merkmale (Hochzeits- und Totenkultus) deuten auf eine frühere Beziehung zu den ecuadorianischen Hochlandsstämmen der Vorinkazeit (Pasto, Puruhae). Die Zaparo umfassen 39 Stämme zwischen Napo und Pastaza und besitzen eine eigene Sprache, haben aber in Sitten und Gebräuchen viele Beziehungen zu den Yumbo. Beide kennen einen primitiven Ackerbau (Mandioka, Bananen, Naranjitos, Tabak), leben aber doch vorwiegend von Jagd (Mutums, Affen, Wildschweine, Tapire, Agutis, Pacas). Die Siedelungen sind klein, eigentliche Dörfer fehlen (ähnlich wie bei den Jivaro). Die Häuser der Yumbo (huassi) sind viereckig, die Wände bestehen meist aus Bambus, den Boden bildet die festgestampfte Erde, das Dach wird mit einer wildwachsenden Grasart (toquilla) bedeckt. Das Innere ist durch eine Zwischenwand in zwei Räume getrennt. Da das Wild spärlich ist, bleibt der Yumbo die meiste Zeit vom Hause weg (Halbnomaden). Im Walde besitzt er in Abständen von 10—20 km kleine Jagdtambos, die er abwechselungsweise für kurze Zeit bezieht. Jagdwaffen sind Pfeil, Bogen und Blasrohre. Letztere werden nebst dem Pfeilgift (Curare) im Tauschhandel von andern Stämmen (Ticuna) erworben. Fischfang wird gemeinsam getrieben durch Vergiften der

Gewässer mit Wurzeln des *Barbascum* (ähnlich wie bei den Vorinkastämmen im pazifischen Tieflande Ecuadors). Geröstete Ameisen (Saubas, Ketschua: ukni, Zaparo: ikignoja) gelten bei Yumbo und Zaparo als Leckerbissen. Der Fang geschieht des Nachts mit Pechfakeln. Eine grosse Rolle spielen die selbst zubereiteten alkoholischen Getränke (Chicha). Hierzu verwendet man Bananen (platanos), Mandioka und die Früchte der Pupunja-Palme, seltener auch Mais. Bei der Bananen-Chicha (palandayu) wird die Gärung durch einen auf Mandioka künstlich gezüchteten, scharlachroten, angenehm riechenden Schimmelpilz beschleunigt. Bei der Mandioka-Chicha wird sie durch Kauen (Mundspeichel) bewirkt. Eine ausführlichere Beschreibung der Napostämme, sowie der sonstigen Reiseergebnisse findet sich in: Hintermann, Im Reich des Sonnengottes (Reise durch Ecuador und das östliche Peru), Zürich 1926, und: Adrian & Hintermann, Travelling in Ecuador (Sammlung Prof. Brouwer), Delft 1926.

4. HENRI-A. JUNOD (Genève). — *Les rites de défensive et les rites d'évitement dans les coutumes matrimoniales des Bantous sudafricains.*

Le rite de défensive est observé dans trois occasions au cours des cérémonies matrimoniales chez les Thongas de Lourenço Marques et du Transvaal: 1° Dans la visite que le fiancé avec ses amis de nocces fait au village de sa promise peu de temps après la conclusion des fiançailles. Les jeunes gens s'arrêtent à la porte du village et ne consentent à entrer qu'à force de supplications; une fois introduits, ils refusent d'entrer dans la hutte préparée pour eux; puis après avoir franchi le seuil, ils restent debout et ne veulent s'asseoir sur les nattes déroulées pour eux; après cela ils n'acceptent pas la nourriture qu'on leur offre. Enfin ils consentent. La glace est rompue! 2° Mêmes simagrées dans la visite que les filles rendent aux garçons peu de jours après. 3° Mais le rite est observé avec plus d'exigences encore quand la nouvelle mariée se rend au domicile du mari pour s'y fixer. Dix fois elle s'assied par terre et refuse d'avancer. Il ne suffit plus d'objurgations pour la faire avancer. Chaque fois il faut lui offrir un présent, un bracelet ou une pièce de monnaie. Le rite du Kounga est aussi pratiqué par le circoncis au moment où il est aggrégé à la société adulte et par la mère quand elle a son premier enfant. Cela montre que c'est un rite de passage. Quand il faut passer d'une condition à une autre, l'indigène se raidit, se tait, se tient sur la défensive, car il craint la vie, il craint les forces hostiles qui le menacent. De là cette attitude. Les rites d'évitement viennent plus tard, lorsque le mari va visiter ses beaux-parents. Il y a deux personnes qu'il craint par dessus tout: sa belle-mère et la femme de son beau-frère, celle qui a été achetée avec les bœufs qu'il a payés pour obtenir son épouse. Il cherche à éviter ces personnes-là, sur le chemin, au village et doit avoir toutes sortes d'égards pour elles. Elles-mêmes, en le voyant, se hâtent de couvrir leurs seins. La cause profonde de cette aversion c'est probablement que l'homme qui a épousé une femme ne pourrait jamais épouser la

mère de cette femme. Il évite donc sa belle-mère, et aussi la femme de son beau-frère, car si cette femme a une fille, elle est l'épouse présomptive de cet homme-là. Dans ce dernier cas l'évitement est encore plus prononcé « à cause des bœufs », c'est-à-dire parce qu'elle a été achetée avec les bœufs fournis par cet homme. Voir pour plus de détails soit le Bulletin de la Mission Suisse romande, 1926—1927, soit la seconde édition de mon ouvrage: « The Life of a South African Tribe », en préparation.

5. GERTRUD GRÜTZNER (Zürich). *Mitteilungen über somatometrische Untersuchungen an Schweizerinnen.*

In der Zeit vom Frühjahr 1923—1926 wurden 225 Schülerinnen einer Mittelschule somatometrisch untersucht. Die Mädchen standen zur Zeit der Messung im 15.—19. Altersjahr.

Der Vergleich mit Frauen anderer Länder ergibt für die Schweizerin einige charakteristische Merkmale, deren wichtigste die folgenden sind :

Die Schweizerin ist gross gewachsen. Die mittlere Körpergrösse der 18—19jährigen beträgt 1614 mm, währenddem Martin (1914) als Durchschnittsgrösse der weiblichen Bevölkerung 1540 mm angibt. Der Geschlechtsindex zu Jünglingen gleichen Alters beträgt 93, zwei Jahre früher noch 95. Auf Grund früherer Untersuchungen (Hoesch-Ernst, 1903) und in Übereinstimmung mit Befunden anderer Autoren wird eine „historische Zunahme“ der weiblichen Körpergrösse konstatiert, die Grösse derselben genau anzugeben ist aus dieser Untersuchung allein nicht möglich.

Der Rumpf ist relativ kurz, die Extremitäten absolut wie relativ lang. In diesem letztern Merkmal steht die Schweizerin in auffallendem Gegensatz zur Amerikanerin, die eine grössere Körperlänge besitzt, jedoch kürzere Extremitäten hat.

Die Rumpf-Breitenmasse zeigen bei der Schweizerin fast durchwegs niedere Werte, so z. B. die Schulterbreite. Die Beckenbreite ist bei der Amerikanerin noch geringer als bei der Schweizerin, wogegen letztere wiederum eine auffallend geringe Spinalbreite besitzt. In Prozenten der Beckenbreite ausgedrückt beträgt die Spinalbreite der Schweizerin rund 80 %; diejenige der Amerikanerin fast 100. Der relativ schmal gebaute Rumpf der Schweizerin kann sowohl ein Charakteristikum ihrer Erbanlage sein, als auch seinen Grund darin haben, dass mit 19 Jahren das Breitenwachstum des Körpers noch nicht abgeschlossen ist.

6. EUGÈNE PITTARD et M^{lle} RENÉE DUBOIS (Genève). — *Contribution à l'étude craniologique des Griquas.*

Voici un court résumé des principaux caractères craniologiques de cette population dont l'origine est encore inconnue et dont la place dans les groupes ethniques de l'Afrique du Sud n'est pas encore fixée.

	Hommes 73,86 (de 70 à 80,34)	Femmes 74,87 (de 71,27 à 78,09)
Indice céphalique moyen		
Répartition des Indices céphaliques :		
Dolichocéphales	75 %	40 %
Sous-Dolichocéphales	8,3 %	40 %
Mésaticéphales	8,3 %	20 %
Sous-Brachycéphales	8,3 %	—
Brachycéphales	—	—

Indice vertical de longueur	70,47	70,87
Frontal minimum	93,58 mm	89,80 mm
» maximum	109,08 »	106,80 »
Indice frontal	86,28	84,7
Diamètre du trou occipital D. A. P.	37,18 mm	34,66 mm
Diamètre transverse	28,91 »	28 »

La moëlle paraît volumineuse chez les Griquas.

Distance alvéolo-basilaire	99 mm	92 mm
Indice de prognathisme (Flower)	101,37	98,43
Répartition : Orthognathes	20 %	50 %
Mésognathes	40 %	50 %
Prognathes	40 %	—
Diamètre bijugal	111,42 mm	101,20 mm
» bizygomatique	126,5 »	114,40 »

La différence sexuelle de largeur de la face est très accusée.

Hauteur de la face N. A.	66,25 mm	59,60 mm
----------------------------------	----------	----------

Les crânes Griquas ont la face peu élevée.

Hauteur de l'ouverture nasale	45,38 mm	42,40 mm
Largeur de l'ouverture nasale	26,38 »	25,60 »
Indice nasal	58,39	60,73

Répartition des types nasaux :		
Leptorrhiniens	—	20 %
Mésorrhiniens	8,33 %	20 %
Platyrrhiniens	91,66 %	60 %
Capacité crânienne	1402 cc.	1324 cc.
Indice cranio-cérébral	46,85	40,50

Nous laissons à dessein de côté, dans cette note, de nombreux autres caractères (courbes, angles auriculaires, poids, etc.). Un mémoire détaillé sera publié ailleurs.

7. FRITZ SARASIN (Basel). — *Über den Kannibalismus in Neu-Kaledonien.*

Die Sitte der Menschenfresserei ist über die ganze Insel Neu-Kaledonien, mit Einschluss der Loyalty-Inseln, verbreitet gewesen. Heute

kann sie durch den Einfluss von Regierung und Mission als erloschen angesehen werden. Bei der Insurrektion der Eingeborenen im Jahre 1878 waren noch Fälle von Anthropophagie nicht selten. Die französischen Truppen stiessen bei der Verfolgung der Aufständischen mehrfach auf abgehauene Arme und Beine und Körbe mit gekochtem Menschenfleisch. Vereinzelte Fälle kamen noch zu Beginn dieses Jahrhunderts mehrfach vor. Ob dies auch bei dem während des Weltkrieges ausgebrochenen Aufstand, der mehreren Kolonisten das Leben kostete, der Fall war, ist mir nicht bekannt. Ich weiss nur aus einem Zeitungsbericht von einem herausgerissenen Herz eines europäischen Opfers.

Über die Motive, die den Menschen zum Verzehren seiner Mitmenschen geführt haben, ist schon sehr viel geschrieben worden, und auch die kaledonische Literatur befasst sich reichlich mit dieser Frage. Für die Einen ist es der Mangel an stickstoffhaltiger Nahrung in unserem Gebiete, das ausser Flederhunden und Ratten kein anderes einheimisches Säugetier beherbergt, der die Kaledonier zu Kannibalen gemacht hat, also der Fleischmangel. In diesem Sinne kann das von Kaledoniern früher häufig gebrauchte Wort: „Ich sterbe vor Begier, Fleisch zu essen“, verwertet werden.

Dass Fleischmangel oder Nahrungsmangel überhaupt in Kaledonien diesen Trieb mächtig befördern half, ist wohl zweifellos, aber wir kennen anderseits Beispiele genug von Kannibalismus in Ländern, in denen es an Fleischnahrung durchaus nicht gebricht. Man denke nur an die an Schweinen so reichen Neuen-Hebriden, in denen gleichfalls, mit Ausnahme der Banks- und Santa Cruz-Inseln, die Menschenfresserei in voller Blüte stand und teilweise noch steht; man denke ferner an gewisse Teile Afrikas. Diese scheinbar so einfache Erklärung des Phänomens kann also nicht befriedigen, und wir werden nach andern Motiven suchen müssen.

Als ein solches werden Hass gegen Feinde und eine Rachegier, die in der völligen Vernichtung des Gegners ihre Befriedigung findet, namhaft gemacht. Auch dieses Motiv, das gewiss eine Rolle spielen mag, halte ich nicht für das Primäre, sondern denke, wie viele andere, die sich mit dieser Frage beschäftigt haben, dass die Urwurzel des Kannibalismus in animistischen und manistischen Vorstellungskreisen zu suchen sei. Die Anschauung, dass mit dem Genuss des Fleisches die Kraft und auch geistige Eigenschaften des Verspeisten auf den Speisenden übergehen, ist aus zahlreichen, in der Literatur vorhandenen Aussagen Eingeborener deutlich zu erkennen. Ich erwähne nur eine Mitteilung Garniers, dem ein Häuptling das Bein eines gefallenen Kriegers mit den Worten übergab: „Hier ein Stück deines und meines Feindes. Sein Fleisch wird einen guten Braten für meine Krieger abgeben, die nachher tüchtiger und stärker sein werden.“ In diesen Ideenkreis gehört auch der Umstand, dass die Geschlechtsteile des Gefallenen Anteil des Häuptlings waren, der zweifellos durch deren Genuss seine eigene sexuelle Kraft zu stärken glaubte. Nach der Ausmordung einer mit 12 Matrosen und einem Offizier bemannten Schaluppe

des Vermessungsschiffes *Alcmène* im Jahre 1850 wurde das Herz des Offiziers verspeist unter Gebet an die Geister, um immer stark zu bleiben. Dass ferner bei grossen Gedächtnisfeiern für verstorbene Häuptlinge der Genuss von Menschenfleisch zur eigentlichen Weihe gehörte, beweist gleichfalls die besondere Wertschätzung und Ausnahmestellung dieses Materials.

Diese mystischen Eigenschaften des Menschenfleisches sind aber in Kaledonien völlig überwuchert worden durch seine Schätzung als Genussmittel. Ein Eingeborener sagte sehr naiv zu dem zürnenden Missionar Rougeyron: „Vater, es kann wohl sein, dass seine Mitmenschen zu essen, eine böse Handlung sei, aber sage nicht, dass es nicht gut sei, denn dann würdest du lügen.“ Reine Einschätzung menschlicher Leichen als Nahrungsmittel zeigt sich auch deutlich in der Art der Zählung der im Kriege Gefallenen: „Wie viele Männer unsere Nahrung, wie viele die des Feindes?“ Im gleichen Sinne spricht die entrüstete Äusserung Eingeborener christlichen Lehrern gegenüber, die die Menschenfresserei untersagen wollten: „Wollt Ihr uns die Seefische verbieten? Das sind unsere Fische.“ Ein Häuptling, beim Gouverneur zur Tafel geladen, erhielt Kalbfleisch vorgesetzt. Auf die Frage, ob es ihm schmecke, antwortete er zum Schreck der Gäste: „Ausgezeichnet, fast so zart wie Kinderfleisch.“ Der Gedanke, dass Menschenfleisch ein Leckerbissen sei, war sicher auch der Grund, dass öfters an befreundete Kolonisten und an französische Postenchefs Stücke als Geschenk gesandt wurden. All das zeigt die völlig naive Auffassung der Eingeborenen dieser vom Kulturmenschen so sehr verabscheuten Sitte, für welche aber wohl der Satz Toussenels das Richtige getroffen hat: „Le mal est moins de manger son semblable une fois mort que de le tuer pour le manger.“ — Gegessen wurden in Kaledonien in erster Linie die im Kriege gefallenen Feinde, während die Toten der eigenen Partei nicht verspeist, sondern begraben wurden. Die Gier nach Menschenfleisch führte vielfach zu Kriegen, mit dem alleinigen Zweck, solches zu erbeuten; sie machte aber nicht Halt bei gefallenen Feinden. Der Zauberei oder anderer Vergehen Angeklagte konnte das gleiche Schicksal treffen. Weiter kamen zahlreiche kaltblütige Morde von Männern, Frauen und Kindern vor, um Menschenfleisch zu gewinnen. Häuptlinge liessen Untertanen töten, um Freunde mit Glanz zu bewirten. Einzelne Stammeshäupter frönten in geradezu unerhörter Weise dem Kannibalismus und missbrauchten ihre Macht, indem sie von ihren eigenen Untertanen frassen, freilich keine Angesehenen, sondern nur kleine Leute. Berüchtigt war vor allem etwa in den vierziger Jahren des letzten Jahrhunderts der Grandchef Bouarate von Hienghène, der wahre Orgien in Menschenfleisch feierte und eigenhändig mit einem Gewehr Männer und Frauen erschoss. Menschenköpfe und andere Reste umgaben seine Hütte.

Es muss aber zum Lob der Eingeborenen gesagt werden, dass sie das Betragen solcher Chefs als etwas Unnatürliches verurteilten und sie als Monstra ansahen. In der Tat scheint es sich um mehr oder weniger pathologische Fälle, um Sadismus, gehandelt zu haben, wie

dies auch Speiser für ähnliche Erscheinungen bei alten Häuptlingen der Neuen-Hebriden auffasst. Ein solcher Chef, Namens Gondou, wurde schliesslich von den Eingeborenen aus Rache getötet und selber verspeist, wobei die Legende berichtet, dass beim Öffnen seines Leibes zahlreiche schwarze und weisse Vögel herausgeflogen seien, die Seelen der von ihm verspeisten Eingeborenen und Europäer.

Der Kannibalismus war keineswegs ein ausschliessliches Vorrecht der Häuptlinge; sie erhielten bloss die besten Stücke, nach ihnen die Notabeln. Frauen bekamen nur etwas, wenn sehr viel da war.

Dabei ist es merkwürdig, dass sich auch Frauen gelegentlich zu leidenschaftlichen Kannibalen entwickelt haben. Es wird von mehreren Häuptlingsfrauen berichtet, dass sie ihre Männer zu Kriegen aufgestachelt haben, um Fleisch zu gewinnen. Die Frau des obengenannten Bouarate soll eine Vorliebe für Frauenbrüste gehabt haben, die auch sonst als Leckerbissen erwähnt werden.

Während auf den Neuen-Hebriden Weisse nur sehr selten verspeist werden und auf Neu-Guinea, wie es scheint, nie, was vermutlich auf Furcht vor dem Geist des Weissen zurückzuführen ist, waren in Kaledonien die Fälle von Verspeisen Weisser recht häufig. Zahlreiche europäische Schiffsmannschaften sind in den ersten Jahrzehnten des letzten Jahrhunderts ermordet und verzehrt worden; nicht minder so Kolonisten und Militärposten, was natürlich zu Strafexpeditionen, Zerstörung von Dörfern usw. führen musste. Immerhin scheint Europäerfleisch weniger hoch geschätzt gewesen zu sein als das Eingeborener. Die Leute sagten, es schmecke zu salzig.

Als eine gute Eigenschaft der Kaledonier ist hervorzuheben, dass sie ihre Opfer niemals quälten, sondern rasch töteten. Raffinierte Grausamkeit ist ihnen fremd.

Die im Kriege erbeuteten Leichen wurden meist an Ort und Stelle zerstückelt und gebraten. Der Bauch wurde mit einem Bambusmesser oder einer scharfen Muschel aufgeschnitten und die Eingeweide mit einer Art Gabel herausgeholt. Diese bestand aus zwei wohl polierten und geschärften Unterarmknochen des Menschen, verbunden durch ein solides Geflecht. Arme und Beine wurden abgehackt mit Steinbeilen und das Fleisch in Tranchen von 7 bis 8 cm Dicke zerschnitten. Dieses wurde dann unter die Chefs und Krieger verteilt, die davon in Blätter gewickelt an ihre Angehörigen sandten. Das Braten der zerstückelten Kadaver geschah entweder im Erdofen zwischen glühenden Steinen, oder man röstete auch kleinere Stücke über dem Feuer oder auf Kohlen. Zuweilen soll auch eine ganze Leiche in Hockerstellung im Erdofen gebraten worden sein. Das Zubereiten von Menschenfleisch war ausschliesslich Sache der Männer.

Die Schädel verspeister Feinde wurden nicht zerbrochen, sondern als Trophäen aufbewahrt; sie kamen als Schmuck auf das Dach der Häuptlingshütte oder auf Pfosten vor derselben, während Knochen am Hag der Wohnung festgebunden wurden. Die Sitte, feindliche Schädel als Trophäen aufzubewahren, darf nicht mit Kopfjagd verwechselt wer-

den; von diesem sonst so weit verbreiteten Gebrauch fehlt in Kaledonien jede Spur.

Das Töten und Verspeisen von Feinden galt in Kaledonien als eine Ruhmestat. Daher wurde gerne die Zahl der Opfer eines Mannes zur Erinnerung markiert. Ich erhielt im untern Houailou-Tal einen Stock mit 45 sorgfältig gearbeiteten cupula-förmigen Marken, die getötete und verspeiste Feinde bedeuten sollen. Sein Besitzer, der Grossvater des jetzigen Dorfhauptes, war nach Angabe ein besonders hervorragender Kriegermann gewesen.

Zum Schlusse möchte ich Einiges aus einer packenden Erzählung Jules Garniers mitteilen, der wohl als einziger gebildeter Europäer eine Kannibalenmahlzeit zu beobachten Gelegenheit hatte, und zwar in den 60er Jahren des letzten Jahrhunderts. Es war dies in Houindo, nicht weit von Houailou an der Ostküste der Insel. Dort sollte ein grosses Erinnerungsfest an einen verstorbenen Häuptling gefeiert werden, trotz der Drohung des nördlich benachbarten Stammes, diesen Anlass zu einem Überfall zu benützen. Garnier war zum Feste eingeladen und begab sich, von einigen Soldaten begleitet, nach Houindo. Das Fest war etwa seit zwei Stunden im Gange, als das Kriegsgeheul der auf den nahen Hügeln aufgestellten Wachtposten das Herannahen des Gegners verkündete. Die bewaffnete Mannschaft zog dem Feind entgegen bis zu einem Flusse, der das Gebiet der beiden Stämme scheidet. Garnier sah nun dem wilden, mit Schleudern, Lanzen und Keulen geführten Kampfe zu, der sich teils im Wasser, teils auf einer Sandbank abspielte. Erst als der feindliche Chef, von einer Lanze durchbohrt, zusammenbrach, zog sich der Feind, immer noch kämpfend, langsam zurück, einige Tote auf dem Platze zurücklassend. Auch die Houindo-Leute hatten einen Toten zu beklagen. Dessen alter Vater hieb aus Schmerz und Wut dem toten feindlichen Chef einen Arm mit der Axt ab, schwang ihn über seinem Kopf und riss mit seinen Zähnen ein Stück Fleisch heraus. Nach vollendetem Siege nahm das Fest wieder seinen Lauf mit Triumphgeheul, Tänzen, Reden und Schmausereien.

In der Nacht schlich sich Garnier mit seinen Leuten zur Hütte des Häuptlings, die in einem dichten Gehölz von Kokospalmen stand. Versteckt hinter einer Hecke von Bananen und Zuckerrohr, übersah er das folgende Schauspiel. Ein dutzend Männer sassen bei einem grossen Feuer, das sie hell beleuchtete. In ihrer Mitte auf Bananenblättern lag ein Haufen dampfenden Fleisches, umgeben von Taros und Ignamen. Man sah noch die Erdgrube, in der die abgetrennten Glieder waren gebraten worden. Eine wilde Freude malte sich auf dem Gesicht aller dieser Dämonen, die mit beiden Händen Fleischstücke zum Munde führten. Gerade Garnier gegenüber sass ein alter Häuptling mit weissem Barte. Statt wie seine jüngeren Genossen die dicke Fleischmasse eines Schenkels zu verzehren, begnügte er sich damit, einen Kopf zu benagen, dessen Haare abgesengt waren. Mit seinen Zähnen zerriss er die Weichteile, Nase und Backen. Mit einem spitzen Stock fuhr er in die halboffenen Augen hinein, um sich einen Zugang zum Gehirn zu verschaffen.

Den Schädel dann gegen einen Stein stossend, gelang es ihm, die weichen Teile herauszuholen, die er gierig verzehrte. Schaudernd zog sich Garnier von diesem grässlichen Schauspiel und aus der gefährlichen Lage, in der er sich befand, zurück.

8. EUGÈNE PITTARD et ALEX. DONICI (Genève). — *Essai de répartition de l'indice céphalique en Roumanie.*

Dans sa carte de la répartition de l'indice céphalique en Europe Deniker a laissé la Roumanie presque totalement en blanc. Il n'a mis qu'une petite tache de couleur dans le coin sud-ouest de la Valachie et une autre en plein milieu de la Dobrodja (celle-ci représente les Tatars). Il écrit: „Je n'ai pu trouver nulle part de documents sur les Roumains du royaume.“

Depuis 1901, l'un de nous (E. P.) a entrepris des recherches anthropologiques en Roumanie. Il a publié un grand nombre de mémoires sur les crânes roumains et la population de l'ancienne Roumanie et dernièrement nous avons mis en œuvre les éléments morphologiques et descriptifs de 2616 Roumains, mesurés par lui-même, provenant de diverses parties du royaume.

Ces documents permettent d'essayer — c'est la première fois qu'une pareille tentative a lieu — une répartition de l'indice céphalique en Roumanie. Voici d'abord la répartition, selon les provinces, de l'indice céphalique moyen et des diverses formes craniennes principales:

	Proportions des diverses formes craniennes			
	Ind. céph.	Dolichocéphales	Brachycéphales	Mésocéphales
Valachie . . .	81,22	42,97 %	38,69 %	18,34 %
Moldavie . . .	83,75	17,19	67,19	15,62
Dobrodja . . .	80,52	48,96	25,52	25,52
Transylvanie . .	84,40	9,38	78,57	12,05
Banat . . .	84,17	11,11	77,78	11,11
Bucovine . . .	80,84	—	—	—

L'indice céphalique moyen indique à quel point la Transylvanie — et vraisemblablement le Banat, mais nous avons sur lui moins de renseignements — sont des régions brachycéphales. Il en est de même de la Moldavie. Un coup d'œil sur la répartition des diverses formes craniennes montre combien ces trois provinces possèdent peu de types dolichocéphales. La Moldavie, qui en a le maximum n'en contient que 17 %. Par contre la Valachie et la Dobrodja renferment toutes les deux notablement plus de types dolichocéphales que de types brachycéphales.

La Valachie est particulièrement intéressante à étudier. La carte présentée marque la présence, sur ce territoire, de districts nettement sous-dolichocéphales. C'est la seule partie de la Roumanie qui présente ce caractère.

Elle fait ainsi un contraste ethnique étonnant avec la Transylvanie, car toute la masse carpathique et les zones immédiates voisines à son occident sont peuplées par des Brachycéphales.

A quelle cause attribuer cet aspect particulier de la Valachie? Les études de Wateff sur la Bulgarie ont montré que sur la rive droite du Danube la plupart des districts bulgares sont dolichocéphales. Il y a donc, de chaque côté du fleuve, à partir du district de Mehedinti, des populations dont l'origine doit être commune.

Mais, dans les deux pays, cette origine nous est inconnue. Les sépultures qui pourraient nous renseigner sur les qualités morphologiques des prédécesseurs des populations actuelles n'ont pas encore été étudiées.

En résumé on peut constater que la région montagneuse, celle qui a dû conserver plus pures les caractéristiques des populations primitives, est habitée par une race brachycéphale. Cette race n'est pas restée cantonnée dans ses montagnes. Elle a passé les cols; elle s'est mise en marche vers les plaines. Elle a occupé, en majorité, certains districts de Moldavie et deux districts de Valachie. Elle se trouve abondamment représentée dans presque tous les districts (sauf celui de Valcea) dont une partie du sol est constituée par les prolongements carpathiques.

Il est très difficile, pour le moment, de rattacher ces Brachycéphales roumains à l'une ou à l'autre des races européennes. Peut-être représentent-ils un contingent de la grande masse Celtique ou Cévenole (type de l'Homo Alpinus). Quant au Dolichocéphales, peuvent-ils être rattachés aux Dolichocéphales néolithiques qui ont laissé en Moldavie (Cucuteni) comme plus au nord-est, dans le sud de la Russie, les nombreux kourganes qui parsèment ce pays? Ces questions-là seront résolues plus tard.

9. L. REVERDIN (Genève). — *A propos des os hyoïdiens dans la faune du néolithique lacustre de la Suisse.*

Jusqu'ici on n'avait encore jamais signalé la présence d'os hyoïdiens parmi les restes squelettiques récoltés dans les stations palafittiques du néolithique. L'examen d'un riche matériel faunistique provenant des stations d'Auvernier, de Port-Conty (St-Aubin), de Cortaillod, nous a permis de mettre de côté un total de 34 os hyoïdiens. Il s'agit toujours du stylhyal, le plus grand de ces os. 31 proviennent du cerf ou du bœuf, 3 du mouton ou de la chèvre.

Un des intérêts de cette découverte réside dans le fait que ces os montrent très souvent et d'une manière très nette des traces de désarticulation, attestées par la présence de nombreux coups de silex. Nous avons retrouvé en effet ces marques de désarticulation sur 27 de ces os (12 droits et 15 gauches). Cette désarticulation avait sans doute pour but l'extraction de la langue.

D'autre part nous signalons que cet os a été choisi, dans certains cas, pour faire partie de colliers ou servir de pendentif. Nous possédons en effet un de ces os très soigneusement poli et perforé ainsi qu'un autre qui n'a pas été complètement terminé. Le Musée historique de Neuchâtel conserve également une de ces amulettes perforées. C'est la première fois qu'il est fait mention de pièces semblables.

Il est intéressant de constater encore que ces trois pièces proviennent

toutes de la couche inférieure de la station de Port-Conty (St-Aubin), la couche IV de la classification de M. Vouga.

Peut-être devra-t-on faire figurer ces amulettes hyoïdiennes parmi les pièces caractéristiques du vieux néolithique, ainsi que les phalanges encochées ou perforées, comme l'a proposé M. Vouga.

10. L. RÜTIMEYER (Basel). — *Zur Geschichte der Goldwäscherei in der Schweiz.*

Die Ausführungen des Vortrags möchten einen zusammenhängenden Überblick geben über die Geschichte der Goldwäscherei in der Schweiz, speziell in den hier wichtigsten Flussgebieten der Reuss, der Aare und des Rheins. In diesen Gebieten gelangte zu gewissen Zeiten ein eigentliches Gewerbe der Goldwäscherei zu einer gewissen Blüte. Eine historische Betrachtungsweise ergibt, dass die Goldwäscherei der Schweiz und ihrer weitem badischen und elsässischen Nachbarschaft in der Prähistorie verankert ist, indem schon in der La Tènezeit Gold gewaschen und in gallisch-keltischen Münzstellen zu den sog. Philippenn und Goldstaternvermünzt wurde. Das beweist nach Forrer die Übereinstimmung von vorrömischen Goldfunden nahe reichen Goldgründen im Rhein, namentlich im Elsass und in Baden. So möge der Nachweis des Stammbaums dieser schweizerischen Ergologie, der in der Tènezeit wurzelt und erst mit Beginn unseres Jahrhunderts abgestorben ist, gewissermassen ein Nachtragskapitel bilden zur „Ur-Ethnographie der Schweiz“ des Vortragenden.

Die Goldwäscherei wird als alte Ergologie der Kelten auch bestätigt durch antike Schriftsteller wie Strabo, Diodor von Sizilien u. a. m. So sagt ersterer: „Man sagt auch, dass die Helvetier goldreich sind.“ Dass auch die Römer Gold gewaschen haben, wird wahrscheinlich durch den Namen des Flusses Fontannen, der vom Napf kommend, in die kleine Emme und Reuss fliesst und goldhaltigen Sand führt, wie auf der Südseite des Napfs die Grünen und ihre Zuflüsse. Das Gold stammt aus dem Quarzgerölle der Nagelfluhbänke des Napfs. Im Mittelalter, 11. bis 13. Jahrhundert, weist Walter deutliche Hinweise auf Goldgewinnung aus der Reuss in Urkunden nach, 1438—1439 beschreibt der Spanier Tafur genau die Goldwäscherei, die er in einem Städtchen zwischen Basel und Strassburg (Breisach?) sah. Aus dem 16. Jahrhundert haben wir die Berichte von Stumpf und Agrikola, aus dem 17. von Thurneisser und Cysat, aus dem 18. von Scheuchzer und Balthasar, die sich eingehend mit der Materie befassen. Von 1700—1740 wurden nach Walter 8 Kilo 800 Gr. luzernisches Waschgold an den Staat abgeliefert. In drei Jahrhunderten betrug dessen Menge 31 Kilo 400 Gramm.

Die neuere Zeit brachte der Goldwäscherei aus der Aare, speziell in Umiken bei Brugg 1825—1835 wieder eine gewisse Blütezeit. 1834 bis 1839 standen nach Mösch zwischen Olten und Klingnau etwa 40 Goldwaschstühle im Betrieb. In Umiken wurde in den 1870er Jahren dieser Betrieb eingestellt. Am längsten wurde aber die Goldwäscherei bis um 1900 herum betrieben im bernischen Napfgebiet, im Hornbach

und Kurzeneigraben. Die Methoden waren genau dieselben, wie sie Pfarrer Fetscherin in Sumiswald 1826 eingehend beschrieben hat.

Zum Schluss wird die Technik der Goldwäscherei in den verschiedenen Zeiten besprochen, wobei sich ein unglaublicher Konservatismus der Methodik ergibt. Wie Strabo schildert, dass die Kolchier die Goldblättchen in den Goldsand führenden Bergströmen mit zottigen Fellen auffingen, woher wohl die Sage vom goldenen Vliess entstand, so wurde noch 1893 in Werthenstein an der Emme der goldhaltige Sand in einem rauen Tuche festgehalten und dann ausgewaschen. Der Gewinn des Goldes wird bei Fetscherin mit durchschnittlich 10 Batzen pro Tag angegeben. In Umiken konnte an günstigen Tagen für 5—20 Franken Gold gewonnen werden.

Am ausserschweizerischen Rhein waren nach Kastel die reichsten Goldgründe zwischen Kehl und Karlsruhe. In Philippsburg gewann 1897/98 noch ein Goldwäscher 70 Mark in wenigen Wochen.

Mit dem Beginn unseres Jahrhunderts scheint die Goldwäscherei so ziemlich verschwunden zu sein, mit ihr eine schweizerische Ergologie, die in unserer Zeit, wie so manche Objekte schweizerischer Ur-Ethnographie, verschwunden aber nicht vergessen ist.

11. OTTO SCHLAGINHAUFEN (Zürich). — *Über prähistorische Schädel aus Grengiols und Ernen (Kt. Wallis).*

Im Jahre 1924 wurden durch Prof. Clausen in Brig in der Nähe des Weilers Bächerhäusern bei Grengiols im Oberwallis Plattengräber gefunden, die um die Kuppe eines Hügels kranzförmig gelagert waren, aber ausser den Skeletten keine Beigaben enthielten. Tatarinoff hat sie im Hinblick auf die im benachbarten Ernen entdeckten, zeitlich aber sichergestellten Gräber vorläufig in die La Tène-Zeit eingeordnet. (Siehe 16. Jahresber. Schweiz. Ges. f. Urgesch. pro 1924, S. 72.) Von den vier Schädeln sind drei in gutem Erhaltungszustand und für die Untersuchung verwertbar. Aus den an den drei — offenbar weiblichen — Schädeln gewonnenen Resultaten seien folgende Ziffern angeführt und neben die entsprechenden der La Tène-Skelette von Münsingen gestellt.

	Grengiols			Münsingen
	1.	2.	3.	n. V. Gross
Kapazität . . .	1150	—	1340	♂ 1699 ♀ 1468
Längen-Breiten-I. .	74,1	(78,3)	76,1	70,0— 90,5
Längen-Höhen-I. .	71,8	—	67,9	58,9— 87,0
Breiten-Höhen-I. .	96,9	—	89,3	87,7—106,1
Ganz-Gesichts-I. .	91,0	(89,2)	81,7	—
Obergesichts-I. . .	57,4	(54,3)	49,6	48,7— 55,6
Orbital-Index . . .	(72,1)?	87,5	78,1	74,4— 88,6
Nasal-Index . . .	(46,9)	51,0	58,3	43,1— 57,4
Maxillo-alv.-I. . .	117,0	116,7	119,6	—
Tr. Cran. fac.-I. .	94,6	(91,5)	93,6	—
Ganz-Profilwinkel .	82°	83°	78°	—
Nas. Profilwinkel .	83°	84°	79°	—
Alv. Profilwinkel .	77°	76°	72°	—
Index gnathicus .	101,°	—	106,3	90,6—119,2

Aus dem Zahlenmaterial ist hervorzuheben, dass die Schädel von Grengiols dolicho- bis mesokran sind, also zum Langbau tendieren; sie teilen diese Eigenschaft mit der Mehrzahl der von Victor Gross untersuchten Schädel des La Tène-Gräberfeldes von Münsingen, sowie mit denjenigen aus der Eisenzeit des Wallis, deren Bearbeitung durch E. Pittard erfolgte. In der Form des Gesichts und seiner Teile unterscheiden sich die drei Objekte von einander; doch halten sich ihre Ziffern fast durchwegs innerhalb der Variationsgrenzen der Münsinger Serie. Eine gewisse Einheitlichkeit zeigen die drei Schädel aber in den Profilwinkeln; sie sind prognath. Um auch in diesem Merkmal den Vergleich mit anderen La Tène-Serien durchführen zu können, berechnete ich den — methodisch bekanntlich nicht einwandfreien — Index gnathicus; seine Zahlen erheben sich über 100, während dies unter 17 Münsinger Schädeln nach V. Gross nur einmal, unter 6 eisenzeitlichen Walliser Schädeln nach E. Pittard gar nicht vorkommt. Im Bestreben, die Schädel von Grengiols einem der bekannten Typen zuzuteilen, gelangt man dazu, sie in den Sion-Typus von His und Rüttimeier einzureihen; sie besitzen die Hauptmerkmale dieses Typus: den Langbau und das prominente Hinterhaupt; dagegen passt die Prognathie nicht in das Bild dieses Typus.

Der bei Ernen einem La Tène-Grab entnommene Schädel lässt sich wegen seines wenig guten Erhaltungszustandes nur auf ganz wenige Merkmale untersuchen; von diesen ist das auffallendste der niedrige Breiten-Höhen-Index von 69,3. Diese extrem breite und niedrige Form des Hirnschädels lässt an eine allfällige Deformation irgendwelcher Art denken; doch kann, weil das Neurocranium nicht vollständig ist, darüber kein bestimmter Entscheid gefällt werden. Jedenfalls muss dieses Objekt von Ernen für die Lösung der Frage nach den Rassenbeziehungen zwischen Grengiols und Ernen ausscheiden. — Aus der Untersuchung ergibt sich die Möglichkeit, dass die Schädel von Grengiols der La Tène-Zeit entstammen; doch gestattet das vorliegende Material nicht, bestimmtere Schlüsse zu ziehen.

12. EUGÈNE PITTARD (Genève). — *A propos de l'indice cubique.*

On sait que Broca avait calculé l'indice cubique moyen 1,12 sans distinction de race ni de sexe. Manouvrier a montré qu'en prenant l'indice cubique 1,14 pour les hommes et 1,08 pour les femmes on diminuait assez notablement les erreurs commises. Le même auteur en étudiant comparativement certains indices avait fixé à 1,18 celui qui pouvait être utilisé pour les crânes de Nègres.

J'ai repris moi-même l'examen de cet indice à l'aide de diverses séries de crânes, notamment à l'aide d'un très important lot de squelettes de Boschimans, Hottentots, Griquas qui m'a été envoyé par le Musée de Cape Town.

Mes recherches ont d'abord porté sur les Griquas. Malheureusement cette série est petite. Elle se compose de 13 crânes masculins et de 5 crânes féminins; mais comme il s'agit là de documents rares, je

n'hésite pas à les publier. En recherchant, à l'aide de la capacité directe, l'indice cubique des Griquas, je trouve 1,137 pour les hommes et 1,087 pour les femmes.

J'ai opéré les calculs de capacité approchée à l'aide des indices 1,12 (Broca), 1,15 (Manouvrier) et 1,18 que ce dernier auteur avait indiqué pour les Nègres.

Les erreurs commises en trop ou en moins au moyen de l'indice cubique 1,137 sont relativement faibles chez les crânes masculins où le minimum d'erreur est de 24 c. c. (en —) et le maximum 85 c. c. (en +). Nous sommes loin des chiffres d'erreur qu'acceptait Broca. Les erreurs de la série féminine sont à peu près de même valeur, qu'on utilise n'importe quel indice.

Avec l'indice de Manouvrier, pour les Nègres, tous les crânes de Griquas masculins — un seul excepté — présentent des erreurs en moins. La somme de ces erreurs en moins est de 539 centimètres cubes au détriment de la capacité réelle. Ces mêmes crânes, lorsque leur capacité approchée est calculée à l'aide de notre indice 1,137, montrent six fois des erreurs en plus (minimum 15 c. c., maximum 85 c. c.) et quatre fois des erreurs en moins (minimum 24 c. c., maximum 78 c. c.). La somme des erreurs en moins est de 174 c. c., bien plus petite qu'avec l'indice de Manouvrier.

L'indice cubique 1,18 pour les crânes de Nègres ne pouvait donc pas être utilisé pour calculer la capacité crânienne approchée des crânes de Griquas. Vraisemblablement ces indices 1,137 et 1,087 pourront être utilisés pour les populations très voisines des Griquas comme semblent l'être les Korana, les Namaqua par exemple. Les mêmes calculs appliqués aux crânes des Boschimans du Kalahari nous ont donné 1,12 et 1,13. Appliqués aux crânes valaisans j'ai obtenu 1,18 et 1,15.

Les chiffres fort disparates obtenus par les divers auteurs sur les diverses races humaines montrent qu'il faut agir avec prudence lorsqu'on veut appliquer l'indice cubique d'un groupe ethnique à un autre groupe qui paraît rapproché.